

La chose dans le couloir

Roderick Houston, lieutenant de vaisseau sur le H.M.S. *Sphinx*, ne possédait pratiquement rien en dehors de sa solde. Stationné dans une base navale à l'ouest de l'Afrique, un ennui mortel commençait à le gagner lorsqu'il reçut l'heureuse nouvelle qu'il allait hériter d'un parent. Ce legs consistait en une coquette somme en argent liquide ainsi qu'une maison confortablement meublée à Hammersmith, qui pourrait lui rapporter plus de deux cents livres par an. Houston, de fait, comptait sur sa location pour faire grimper ses revenus jusqu'à un chiffre à faire des envieux. Néanmoins, de plus amples informations venues du pays lui démontrèrent bientôt qu'il avait été un peu vite en besogne. Sur quoi, en homme d'action, il déposa une demande de permission de deux mois et revint chez lui afin de veiller lui-même à ses affaires.

Une semaine à Londres lui suffit pour arriver à la conclusion qu'il lui serait impossible d'espérer contrer, sans assistance, les difficultés qui se présentèrent d'elles-mêmes. Il entreprit alors d'écrire à son ami Flaxman Low en ces termes :

*The Spaniards, Hammersmith,
23 mars 1892*

Cher Low,

Depuis que nous nous sommes séparés il y a trois ans, j'ai très peu entendu parler de vous. Pas plus tard qu'hier, j'ai rencontré notre ami commun, Sammy Smith (vous savez, « Ver à Soie », comme nous l'appelions à l'école), qui m'a dit que vos recherches avaient pris une nouvelle direction, et que vous vous intéressiez de près à tout ce qui touche au psychique. Si tel est vraiment le cas, j'espère réussir à vous persuader de venir passer quelques jours ici, en vous promettant de vous soumettre un problème que je pressens dans vos cordes. Je réside en ce moment aux Spaniards, une propriété dont j'ai récemment hérité et qui fut construite par un vieux bonhomme nommé Van Nuysen, le mari d'une de mes grands-tantes. C'est une bonne maison, mais elle a « quelque chose qui cloche ». J'arrive à la louer sans difficulté, malheureusement les locataires refusent d'y séjourner plus d'une semaine ou deux. Ils se plaignent que l'endroit est hanté — par un fantôme, sans doute — parce qu'il s'y produit le genre de petits riens propres à certaines demeures disons, capricieuses, mais propices à faire fuir les gens simples.

Je me suis dit que cela vous intéresserait peut-être de venir étudier les faits avec moi. Si vous êtes d'accord, envoyez-moi un câble pour me prévenir de votre arrivée.

Amicalement,

Roderick Houston

Houston attendit la réponse de son ami non sans une certaine anxiété. Low était le genre d'individu sur lequel on pouvait compter dans presque toutes les situations critiques. Sammy Smith lui avait raconté une anecdote particulièrement révélatrice de son caractère remontant à ses études à Oxford, où on se souviendrait toujours de lui grâce à cette histoire, même si sa vivacité d'esprit était vouée à l'oubli. Quand Sands, de l'équipe du Queen's College, tomba malade la veille des épreuves sportives universitaires, un télégramme fut envoyé à la chambre de Low : « Sands malade. Vous devez passer l'épreuve du marteau pour nous », auquel Low répondit par un laconique : « J'y serai. » Sur quoi, il s'employa à terminer l'exposé sur lequel il travaillait et le jour suivant, on pouvait voir sa silhouette mince et musclée lancer le marteau sous un tonnerre d'acclamations, car il avait non seulement remporté l'épreuve, mais battu le record de surcroît.

Cinq jours plus tard, la réponse de Low arriva de Vienne. À sa lecture, Houston se remémora en souriant le front haut, le long cou — affublé de son éternel col bas — et la fine moustache de son athlétique et érudit ami. Flaxman Low valait tellement mieux que ce que tout le monde voulait admettre.

Mon cher Houston,

Je suis très heureux d'avoir à nouveau de vos nouvelles. En réponse à votre aimable invitation, je vous remercie de l'opportunité que vous m'offrez de rencontrer le fantôme, et plus encore de me faire le plaisir de votre compagnie. J'étais venu ici enquêter sur une affaire quelque peu similaire à la vôtre. J'espère néanmoins être en mesure de partir demain, et je serai à vos côtés vendredi dans le courant de la soirée.

Bien amicalement,

Flaxman Low

P.S. : À ce propos, serait-il possible de donner leur congé à vos domestiques le temps que durera ma visite, car si mes investigations rencontrent quelque succès, pas même un grain de poussière ne devra être déplacé dans votre demeure, hormis par nous-mêmes ? F.L.

The Spaniards était située à quinze minutes à pied du pont de Hammersmith. Construite au beau milieu d'un quartier plutôt huppé, elle affichait un étrange contraste avec la morosité uniforme des rues étroites qui l'entouraient. Alors qu'il avançait sa voiture sous les lumières nocturnes, Flaxman Low se dit que cette maison pourrait être sortie de nulle part. Elle avait un air d'autrefois et dégageait quelque chose d'exotique.

Elle était encadrée d'un mur de dix pieds, au-dessus duquel on apercevait le dernier étage, et Low se fit à nouveau la réflexion que cet édifice, pourtant typiquement britannique, avait décidément certains attributs qui lui rappelaient les tropiques. L'intérieur renvoyait la même idée avec ses grands espaces, ses teintes fraîches et ses larges couloirs croisés.

« Alors, avez-vous vous-même été témoin de quelque chose depuis votre arrivée ? demanda Low en s'installant pour dîner, car Houston s'était arrangé pour que les repas leur soient livrés d'un hôtel.

— J'ai entendu taper le long du couloir à l'étage. C'est un palier dépourvu de tapis qui traverse toute la maison. Une nuit, j'ai été plus rapide que d'ordinaire et j'ai vu quelque chose ressemblant à un ballon de baudruche disparaître dans une des chambres — la vôtre, d'ailleurs — et la porte c'est refermée juste derrière, répondit Houston avec humeur. L'histoire de fantôme type dans toute son absurdité.

— Et la version des locataires qui ont séjourné ici ? continua Low.

— La plupart d'entre eux ont vu et entendu la même chose que moi, et ont rapidement plié bagages. Le seul à être resté un peu plus longtemps est le vieux Filderg — son nom vous dit quelque chose ? Il a essayé de traverser le désert australien il y a vingt ans —, qui s'est installé ici pour huit semaines. Lorsqu'il a quitté les lieux, il est parti trouver l'agent immobilier pour s'excuser d'avoir été forcé de jouer de son arme dans le couloir du dessus, en espérant que les dégâts occasionnés ne se répercuteraient pas sur sa note vu qu'il était alors en état de légitime défense. Il a raconté que quelque chose s'était jeté sur son lit et avait tenté de l'étrangler. Il l'a décrit comme un truc froid et gluant, ce qui ne l'a pas empêché de poursuivre la chose jusqu'au fond du couloir en vidant son arme. Il a conseillé au propriétaire de raser la maison, mais évidemment, mon cousin n'a rien fait de la sorte. C'est une très belle habitation, il ne voyait pas pourquoi se séparer de son bien.

— C'est on ne peut plus vrai, approuva Flaxman Low en faisant le tour de l'endroit du regard. Mr. Van Nuysen a vécu dans les Indes occidentales, et en a conservé le goût pour les pièces spacieuses.

— Où donc avez-vous entendu parler de lui ? lui demanda Houston sans cacher son étonnement.

— Je ne sais rien de lui en dehors de ce que vous m'avez raconté dans votre lettre ; mais j'ai pu voir en passant deux bouteilles de sargasse et une plante ornementale à feuilles dentelées, telle que les gens avaient coutume d'en rapporter des Indes occidentales par le passé.

— Je devrais peut-être vous mettre au parfum de l'histoire du vieux bonhomme, hésita Houston, mais nous n'en sommes par franchement fiers ! »

Flaxman Low réfléchit un instant.

« Quand a-t-on vu le fantôme pour la première fois ?

— Quand le premier client s'est installé dans la maison. Elle a été mise en location juste après la mort du vieux Van Nuysen.

— Dans ce cas cela pourrait être un bon début si vous m'en disiez davantage sur lui.

— Il possédait des plantations de canne à sucre à Trinidad, où il passa la majeure partie de sa vie, pendant que sa femme restait la plupart du temps en Angleterre — soi-disant pour incompatibilité de caractère. Lorsqu'il rentra au pays pour de bon et fit construire cette demeure, ils continuèrent de vivre séparément, ma tante déclarant que rien au monde ne pourrait la faire revenir à ses côtés. Au fil du temps il devint totalement invalide, ce qui l'amena à insister pour que ma tante le rejoigne. Elle vécut ici une année tout au plus, jusqu'au jour où on la trouva morte un matin dans son lit — dans votre chambre.

— La cause de la mort ?

— Elle prenait régulièrement des narcotiques, on en a déduit qu'elle s'était étouffée pendant qu'elle était sous leur influence.

— Cela ne paraît pas très plausible, remarqua Flaxman Low.

— Son mari en fut entièrement satisfait quoi qu'on en dise, et cela ne regardait personne d'autre. La famille était par trop contente que l'affaire soit passée sous silence.

— Et qu'advint-il de Mr. Van Nuysen ?

— Cela, je ne peux pas vous le dire. Il disparut peu de temps après la mort de sa femme. Les recherches habituelles furent menées pour le retrouver, mais personne à ce jour ne sait ce qu'il est devenu.

— Ah, voilà qui est curieux, surtout pour un invalide », commenta Low, avant de s'égarer dans une longue tirade métaphysique d'où il fut seulement tiré par les jurons de Houston quant à l'incurable niaiserie de ceux qui croyaient aux fantômes. Flaxman se réveilla à ces propos. C'était un homme débordant d'un enthousiasme silencieux. Il cassa pensivement une noix avant d'entamer d'une douce voix :

« Voyez-vous mon ami, nous sommes généralement bien prompts à condamner ce qui ressort de la croyance aux fantômes. Cela peut paraître incroyablement absurde à nos yeux, et je dois admettre qu'il semble souvent n'y avoir aucun but apparent ni logique dans les faits. Mais souvenez-vous que ce que nous prenons pour pure idiotie peut s'avérer être de la sagesse dans le monde spirituel, étant donné que nos sens non préparés ne sont capables que d'apercevoir partiellement ce qui, je n'en ai pas le moindre doute, forme un tout cohérent, si seulement nous avons la faculté de tracer le lien.

— Il y a peut-être du vrai là-dedans, répondit Houston avec indifférence. Évidemment, les gens disent que c'est le fantôme du vieux Van Nuysen. Mais quel lien pourrait-il y avoir entre ce que je vous ai raconté sur sa vie et les manifestations — les coups répétés le long du couloir et la description du ballon, comme si un gamin jouait à l'étage ? Cela paraît insensé !

— C'est vrai. Pourtant cela ne l'est pas forcément. Il s'agit là de faits isolés, il nous faut chercher ce qui les lie entre eux. Imaginez que l'on montre un étrier et une botte d'équitation à un homme qui n'aurait jamais vu de cheval, je doute qu'il soit capable de faire le rapprochement, même s'il est intelligent. Les voies spirituelles nous semblent étranges du simple fait que nous avons besoin d'informations complémentaires pour nous aider à les interpréter.

— C'est un point de vue tout à fait nouveau, répliqua Houston, mais entre nous, Low, je pense que vous perdez votre temps ! »

Le visage mélancolique et solennel de Flaxman Low s'éclaira lentement d'un sourire.

« J'ai, dit-il, étudié assez profondément le sujet. Dans les autres domaines scientifiques, on raisonne par analogie. Malheureusement la psychologie est une science où tout reste à découvrir, sans passé, ou plus probablement une science perdue des anciens. Quoi qu'il en soit, nous nous tenons aujourd'hui à la frontière d'un monde inconnu, et les progrès réalisés sont le résultat de l'effort de chacun ; chaque résolution d'un cas difficile est un pas vers la solution du problème suivant. Dans notre affaire, par exemple, l'objet en forme de baudruche est peut-être la clé du mystère. »

Houston bâilla ostensiblement.

« Tout cela m'a l'air des plus absurde, mais peut-être arrivez-vous à y trouver un sens. Si seulement il y avait quelque chose de tangible, n'importe quoi qu'un homme puisse rencontrer avec ses poings, ce serait plus facile.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous. Mais je vous conseille de voir cette affaire de la même façon, j'entends par là prosaïque et rationnelle, qu'un pur mystère humain.

— Mon vieux, rétorqua Houston en poussant avec lassitude sa chaise sous la table, vous ferez comme vous voudrez, tout ce que je vous demande c'est de me débarrasser de ce fantôme ! »

Aucun fait marquant ne vint troubler les quelques jours qui suivirent l'arrivée de Low. Les petits coups répétés dans le couloir persistaient, et plus d'une fois il fut assez rapide pour voir la baudruche disparaître à travers la porte fermée de sa chambre bien que, malheureusement, il n'eût pas la chance de se trouver dans la pièce à cet instant. Aussi prompt fût-il à suivre l'objet, il ne parvint jamais à en voir davantage. Il se mit alors à examiner scrupuleusement la maison sans qu'aucun recoin n'échappât à ses minutieuses investigations. Elle était dépourvue de cave, et reposait sur une épaisse couche de béton.

Finalement, au cours de la sixième nuit survint un événement qui, comme Flaxman Low le fit remarquer plus tard, fut bien près de mettre un terme définitif à ses propres recherches. Il avait passé les deux nuits précédentes à monter la garde avec Houston dans l'espoir d'apercevoir la personne ou la chose qui frappait avec tant d'acharnement le long du couloir. Mais cette étroite surveillance se solda par une grosse déception de leur part car aucune apparition ne se présenta. Aussi le troisième soir, Low se retira-t-il dans sa chambre un peu plus tôt que d'ordinaire, et s'endormit presque instantanément.

Il raconta avoir été réveillé par l'impression d'un poids lourd pesant sur ses pieds, quelque chose qui lui semblait inerte et immobile. Il se souvint d'avoir laissé le gaz brûler, pourtant la pièce était à présent plongée dans les ténèbres.

Il eut ensuite conscience que la chose sur le lit s'était lentement mise à bouger, et s'évertuait à remonter petit à petit vers sa poitrine. Comment était-elle arrivée sur son lit, il n'en avait pas la moindre idée. Avait-elle bondi ou grimpé ? Alors qu'elle avançait sur lui, Low eut la sensation d'un corps lourd et pulpeux, qui se déplaçait non pas en rampant ou à quatre pattes, mais en *s'étalant* ! C'était horrible ! Il tenta de bouger ses membres inférieurs engourdis par le poids mais en fut incapable. Un besoin irrésistible de somnoler commençait à l'envahir, et un froid mortel, tel qu'il dit en avoir déjà ressenti en mer à proximité d'icebergs, se répandait progressivement dans la chambre.

Par de violentes contorsions Low essaya de libérer ses bras, mais la chose devenait plus résistante à mesure qu'elle se dilatait sur lui. C'est alors qu'il prit conscience qu'une paire d'yeux globuleux, surmontés de paupières retournées et livides, plongeait leur regard dans les siens. Il n'aurait su dire s'il s'agissait d'organes humains ou animaux, mais ils étaient délavés comme ceux d'un poisson mort, et luisaient d'un pâle éclat interne.

Il avoua qu'à ce moment, la peur commença à l'envahir. Mais il lui restait encore assez de sang-froid pour prendre note d'une singularité à propos de son spectral visiteur, dont la tête ne se trouvait plus qu'à quelques pouces de la sienne : il ne percevait aucun souffle. Il se rendit soudain compte qu'il était lui-même en train de suffoquer, car de la même manière qu'elle s'était étalée sur lui, la chose était à présent proche de recouvrir son visage. Son contact froid et moite lui évoquait un amas de gélatine ou un escargot monstrueux. Et à chaque instant, son poids se faisait plus pesant. Low possède une certaine force : il se mit à frapper de ses poings son assaillant à la tête, encore et encore. La substance céda quelque peu sous cette rossée, produisant une écœurante impression de fruit blet.

Une heureuse bourrade lui permit enfin de se redresser dans le lit, et dans l'espoir de battre en retraite, il continua de cogner de toutes les forces que lui permettait sa position entravée. Les coups qu'il faisait pleuvoir de son avant-bras n'occasionnaient dans la masse que de légers frissons ou tremblements. Finalement, par une chance inouïe sa main vint percuter la bougie posée à son chevet. Il se souvint alors des allumettes, s'empara de la boîte et fit de la lumière.

Le grumeau géant glissa aussitôt sur le sol. Low bondit hors du lit et alluma la chandelle. Il sentit quelque chose de froid frôler sa jambe, mais lorsqu'il baissa les yeux, il n'y avait plus rien à voir. Il eut néanmoins tôt fait de remarquer que la porte qu'il avait verrouillée avant d'aller dormir était maintenant ouverte, et se rua dans le couloir. Dénué pour la nuit de toute présence humaine, celui-ci paraissait vibrer d'un vide calme et silencieux.

Après avoir inspecté les lieux, il retourna dans sa chambre. L'état du lit témoignait de façon évidente de la lutte dont il avait été le théâtre, et d'après sa montre, les faits avaient dû se produire entre deux et trois heures du matin.

Comme il n'y avait apparemment plus rien d'autre à faire pour cette nuit, Low passa sa robe de chambre, alluma sa pipe, et s'assit à son bureau pour établir un compte rendu de l'expérience dont il venait d'être témoin, à l'intention de la *Society for Psychological Research* — rapport duquel sont extraites les quelques lignes ci-dessus.

Flaxman Low possède des nerfs d'acier, pourtant il ne pouvait se cacher qu'il avait été confronté à une sorte de manifestation grotesque de la mort. S'il ne parvenait pas encore à déterminer la nature de son agresseur, son expérience correspondait en tout point à l'attaque dont avait été victime le vieux Filderg, mais également — il était impossible de ne pas en venir à cette conclusion — à la manière dont avait péri Mrs. Van Nuysen.

Il se mit à réfléchir attentivement à la situation dans son ensemble en tentant d'y relier avec logique les coups dans le couloir et la baudruche furtive, mais quelle que fût la façon dont il tourna les événements, il ne put rien en tirer de satisfaisant. Ces éléments étaient totalement incongrus. Un peu plus tard, il fit irruption dans la chambre de Houston.

« Qu'est-ce que c'était que ce truc ? » demanda celui-ci lorsque Low eut terminé le récit de sa confrontation.

Low haussa les épaules.

« Au moins cela prouve que Filderg n'a pas rêvé, fit-il.

— Mais c'est monstrueux ! Nous voilà plus que jamais dans le noir. Il n'y a rien d'autre à faire hormis raser cette maison. Fichons le camp d'ici aujourd'hui même.

— Pas de précipitation, mon ami. Vous me priveriez d'un très grand plaisir ; de plus, nous sommes peut-être sur le point de faire quelque précieuse découverte. Cet enchaînement de manifestations est encore plus passionnant que le mystère de Vienne dont je vous ai parlé.

— Découverte ou pas, répliqua l'autre, je n'aime pas cela. »

La première impulsion de Low le lendemain matin fut de s'absenter un petit quart d'heure. Avant le petit déjeuner, un homme se présenta dans le jardin poussant une pleine brouettée de sable. Low leva alors le nez de ses papiers et se pencha à la fenêtre pour lui transmettre ses instructions.

Quand Houston descendit quelques minutes plus tard, il ne cacha pas son étonnement en apercevant le tas jaunâtre qui trônait au milieu du gazon.

« Bonjour ! Qu'est-ce que c'est que cela ? s'enquit-il.

— Ce que j'ai commandé, fut la réponse de Low.

— D'accord. Et pour quoi faire ?

— Pour nous aider dans nos recherches. Notre visiteur est un être tangible, qui a laissé sur mon lit des creux bien distincts dus à son poids. D'où ma conclusion qu'il doit être également capable de semer des traces dans le sable. Ce serait un immense pas en avant si nous arrivions à déterminer sur quel genre de membres inférieurs évolue le fantôme. Je vous propose de répandre une couche de ce sable le long du couloir au premier, et nous devrions avoir demain matin de belles empreintes de pieds si les coups retentissent à nouveau cette nuit. »

Ce soir-là, les deux hommes allumèrent un feu dans la chambre de Houston et s'y installèrent pour deviser tout en fumant, afin — pour reprendre les termes du lieutenant — de « laisser pour une fois quartier libre au revenant ». Les petits coups résonnèrent à l'étage à l'heure escomptée, et suivant la pause coutumière à l'autre bout du passage, on percevait à présent le grincement étouffé d'une porte que l'on ferme.

Low, qui jusque-là tendait l'oreille, poussa un long soupir de satisfaction.

« C'est la porte de ma chambre, affirma-t-il, je connais parfaitement son bruit. Demain matin et à la lumière du jour, nous verrons ce que nous verrons. »

LA SUITE DANS LE RECUEIL